

LES GRIMACES DE LA VIE



I
La servante. — M. Gatien désire vous dire bonjour en passant.

LE ROMAN D'UN POÈTE

— Vous devriez l'écrire, cette histoire, dis-je à Clovis Hugues, lorsqu'il eut terminé ; vous feriez beaucoup rire... et peut-être pleurer.

— Oui, je ne dis pas, me répondit-il d'un air rêveur : mais le temps ?

J'insistai encore, mais en vain. Bien certain aujourd'hui qu'il ne l'écrira jamais, cette histoire, je me décide à le faire pour lui. Les lecteurs seuls y perdront.

— Il y a longtemps, bien longtemps de cela, me disait-il, en commençant son récit. Je possédais alors, comme aujourd'hui, beaucoup de cheveux, mais il n'y en avait pas de blancs. A cette époque, j'étais rédacteur en chef d'un petit journal de Marseille, et je gagnais... soixante francs par mois... Ah ! n'importe ! c'était encore le bon temps, et bien souvent depuis j'ai regretté cet âge qui croit aux miracles... et qui en fait.

Cependant, nous étions deux à vivre sur mes appointements de rédacteur en chef : mon ami Parnassou et moi. Parnassou, lui, n'avait pu trouver d'emploi ; il ne gagnait rien. En revanche, il faisait des sonnets, des masses de sonnets, et il portait aussi une épaisse chevelure noire qui lui tombait sur les épaules et qu'il secouait fièrement, d'un air de citoyen disposé à conquérir le monde...

Le malheur était qu'il ne pouvait trouver une rime avant de s'être arrosé le gosier de quelques petits verres. C'était son seul défaut, mais il me coûtait cher. Pour le faire travailler, j'étais obligé de lui payer, chaque fois, une absinthe de deux sous, et lorsqu'il avait vidé son verre, il me disait :

— Payes-en une autre, je te ferai deux sonnets au lieu d'un...

Et j'offrais une deuxième tournée.

Cette existence dura deux ou trois ans. Je me jetai dans la politique, je fus élu député de Marseille. Le lendemain de mon élection, je vis apparaître ce pauvre Parnassou. Il avait l'air triste et consterné :

— Tu ne m'aimes plus, me dit-il, te voilà populaire, député, lancé... Tu ne m'aimes plus !

— Mais si, lui répondis-je très ému, je t'aime toujours comme avant... Tu vois bien, je n'ai pas changé, je ne suis pas plus fier qu'autrefois. Puis, qu'est-ce qu'un député ? Pas grand chose, au fond, va !

Mais il secouait la tête, répétant sur un ton larmoyant :

— Tu ne m'aimes plus !

Quelques jours après, je partais pour Paris.

Une année s'écoula et je ne recevais pas de nouvelles de Parnassou. Un beau jour, cependant, j'appris par un ami commun, qui arrivait en droite ligne de Marseille, qu'il avait publié, l'été précédent, un petit volume de sonnets, qui avait obtenu, dans la localité, un certain succès de camaraderie. Enivré de gloire, il se disposait, lui aussi, à quitter Marseille, désormais indigne de lui, pour venir tenter fortune dans la capitale.

Néanmoins, deux hivers encore se passèrent sans que je visse apparaître Parnassou. Je m'informai en vain de toutes parts, il me fut impossible d'apprendre ce qu'il était devenu. Je commençais déjà à l'oublier un peu, lorsque arriva ce terrible hiver de 1879.

Un soir, vers dix heures, par un temps de neige, comme je traversais la place du Carroussel, j'entendis une voix derrière moi :

— La charité, s'il vous plaît...

Je continuai mon chemin sans me retourner, mais la voix répéta, plus lamentable :

— La charité, s'il vous plaît... Un artiste tombé dans la misère...

Alors, je fis volte-face et me trouvai en présence d'un pauvre diable tout déguenillé et raidi par le froid. Je mettais la main à la poche de mon gilet, quand, soudain, en regardant attentivement mon homme, je m'arrêtai saisi, croyant rêver...

— Parnassou, m'écriai-je... Comment, c'est toi !...

Mais lui, le cœur écrasé, la gorge étouffée d'un sanglot, ne répondait pas. La neige, fondue sur lui, dégouttait de ses vêtements ; ses dents claquaient ; son visage pâle exprimait une indicible angoisse ; tout un passé de lutte et de souffrance s'inscrivait sur cette face maigre, plus ravagée que celle d'un vieillard.

— Tu as faim, lui dis-je ; viens chez moi.

Je le pris par le bras ; il se laissa faire, je l'emmenai. Chemin faisant, il me raconta sa vie depuis notre séparation, mille choses tristes et sinistres qu'il entrecoupait, à chaque phrase, par un juron qui semblait boire des larmes. Du sombre, du lamentable ! ah ! il en avait vu ! Venu à Paris sans ressources, sans relations, n'ayant pu se caser nulle part, il avait, pendant deux ans, promené d'aventure en aventure, de mécompte en mécompte, une misère atroce à travers Paris, couchant dans les asiles de nuit, vivant enfin n'importe comment de n'importe quoi. Il avait fait un peu de tous les métiers, jusqu'à ramasser de la neige avec des hommes de peine, pour trente sous par jour. Il était tombé plus bas encore, puisqu'il mendiait, à cette heure.

Nous arrivâmes chez moi ; je lui fis servir les restes d'un ragoût avec un verre de vin :

— Tiens, assieds-toi et mange... En veux-tu encore ?...

Il disait oui, il disait non, tandis que deux larmes, qui longtemps s'étaient arrêtées dans ses prunelles, hésitant à couler, roulaient maintenant, lentes et silencieuses, sur ses joues creusées par la misère. D'autres suivaient, qu'il cherchait en vain à retenir, et qui tombaient dans son assiette, sur son pain, sur ses mains, deux grosses mains à articulations noueuses, si encroûtées et durcies par la corvée, qu'elles restaient d'elles-mêmes entr'ouvertes, comme pour témoigner de sa déchéance.

— Mange, mange... Ne te gêne pas.

Et il continuait à dévorer, mettant de gros morceaux dans sa bouche, s'étouffant presque. Lorsqu'il fut rassasié, nous lui improvisâmes un lit.

Le lendemain, je lui mis un louis dans la main ; ma femme lui donna un vieux pardessus à moi, ma bonne un foulard, car tout le monde à la maison s'était intéressé à son infortune. Puis il partit en pleurant :

Merci, merci... je n'oublierai pas...

Je sus, quelque temps après, qu'il avait demandé à s'engager dans un régiment prêt à s'embarquer pour le Tonkin. Je n'avais plus entendu parler de lui depuis longtemps, lorsqu'un matin, je reçus une lettre, criblée de fautes d'orthographe jusque dans son adresse, et dont l'écriture toute tremblée m'était inconnue. Cette lettre, venue du Tonkin et datant déjà de deux mois, était à peu près ainsi conçue :

Le brigadier Parnassou est mort hier, frappé par une balle ennemie. Nous l'avons enterré dans une caisse à conserves. En mourant, il m'a dit : "Tu écriras à Clovis Hugues pour lui dire que ma dernière pensée a été pour lui, et que je suis heureux de mourir pour mon pays."

Signé : BARNAVE,
Soldat au 33^e d'artillerie.

PAUL BRULAT.

PERLE ADMINISTRATIVE

Un règlement du ministère des postes de France défend aux employés :

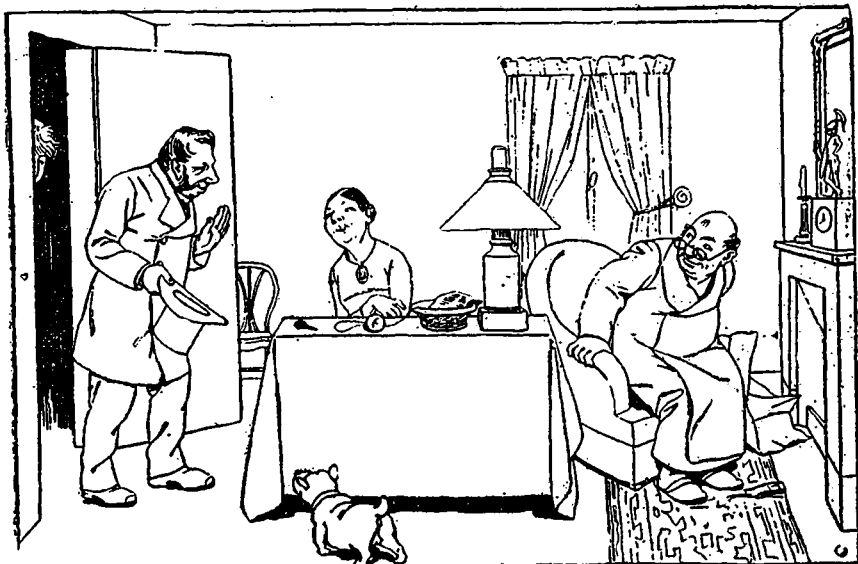
1. De lire les cartes postales ;
 2. D'expédier les cartes postales contenant des insultes ou des injures.
- N'est-ce pas que, comme exemple de logique, il serait difficile de trouver mieux ?

VOILÀ LE HIC !

Premier citoyen. — Un pays vraiment intelligent ne devrait se donner que des ministres bien entraînés.

Deuxième citoyen. — Seulement, il faut avoir l'œil sur les entraîneurs.

LES GRIMACES DE LA VIE — (Suite et fin)



II
Mme Fabien. — Comment allez-vous, monsieur Gatien ? Que c'est donc aimable à vous de venir ainsi.